

René Dumont n'a pas inventé l'agriculture comparée. Mais il l'a réinventée, parce que quand il a commencé sa carrière, on avait pratiquement oublié la nom et la chose. Essayons de voir comment cela est arrivé.

On connaît des ouvrages sur l'agriculture depuis que l'^{écrit} agriculture existe – depuis les Sumériens en fait. Mais jusqu'au XVII^e siècle, il s'agit soit de poésie champêtre (Virgile), soit de préceptes à l'usage des propriétaires désireux de gérer eux-mêmes leurs biens, ou du moins de contrôler leur gestion. Cette littérature est bien sûr d'un très grand intérêt pour les historiens, mais elle n'a rien de scientifique, au sens moderne du terme. Soit parce que la science proprement dite n'existe pas encore, ou n'a rien de positif à dire sur les procédés de la pratique. Soit parce que les détails de la pratique ne sont pas l'affaire du maître, mais de ses ouvriers, qui ne sont pas prêts à s'en laisser déposséder. Dans ces conditions, il n'y a pas d'expérimentation possible.

En France, l'agronomie expérimentale et l'agriculture comparée apparaissent au même moment et sont l'œuvre du même homme : Henri-Louis Duhamel du Monceau (1700-1782).

L'histoire est longue et je ne peux ici que la résumer à grands traits. Elle commence dans les années 1740, avec la double mode de l'anglo- et de l'agromanie. Un Anglais, Jethro Tull, a proposé au début du siècle un « système » révolutionnaire : convaincu que c'est la « terre » finement divisée qui sert d'aliment aux plantes, il en déduit qu'il faut et qu'il suffit de la maintenir en cet état pour avoir des récoltes abondantes et en succession indéfinie, sans engrais. Et pour ce faire, il met au point deux instruments nouveaux : le semoir mécanique, pour semer en lignes, et la houe à cheval, pour pulvériser la terre entre les lignes. /i

C'est alors que Duhamel entre en scène. Membre chevronné de l'Académie des Sciences, il entreprend de tester sérieusement ce « système » de Tull dont on parle tant. Sérieusement, c'est-à-dire, 1^o qu'il fait des expériences, 2^o qu'il en publie les résultats, et 3^o qu'il publie les courriers reçus de ses nombreux lecteurs qui, à son exemple, se sont mis à faire leurs propres expériences dans leurs régions respectives. La première communauté d'agronomes, au sens moderne du terme, est née. Et le *Traité de la culture des terres* (6 vol. paru de 1750 à 1761, plus les 2 vol. des *Éléments d'agriculture*, 1761) est son organe.

Bien entendu, le « système » de Tull ne résista pas bien longtemps à l'épreuve. Mais deux choses sont restées de cet épisode : l'idée expérimentale, qu'on n'avait encore jamais appliquée, de façon aussi organisée, à l'évaluation des procédés de culture ; et l'idée comparative, car les résultats des expériences demandaient eux-mêmes à être évalués en fonction des circonstances non contrôlables (climat, sol, environnement économique...) dans lesquelles ils avaient été obtenus. L'agronomie expérimentale et l'agriculture comparée sont nées au même moment et pour les mêmes raisons.

Cela dura un siècle ou à peu près. Mais les machines et les engrais allaient tout bouleverser. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle et même plus tard, les perspectives de progrès sont fort minces, malgré tous les efforts. A partir des années 1880, elles deviennent vertigineuses. Il ne s'agit plus de raisonner les pratiques, il s'agit de les changer, et le plus vite possible. Les agronomes cessent de s'intéresser aux pratiques paysannes. Elles sont laissées aux folkloristes – pour se muer en vulgarisateurs du progrès. Le passé, et même le présent, dans la mesure où on considère qu'il ne fait que prolonger indûment le passé, n'ont plus d'intérêt. Seul l'avenir compte, un avenir qui ne se décide plus sur le terrain mais dans les laboratoires, les stations de recherche, etc. (S)

Cette attitude n'a pas disparu, et il n'est pas niable que pour un grand nombre d'entre nous, agronomes, la connaissance du passé reste inutile, sinon nuisible à l'élaboration de l'avenir. René Dumont est probablement le premier, au XX^e siècle, à avoir combattu cette erreur, dont on n'a pas encore mesuré les conséquences.

Nous savons tous qu'il y est arrivé par un double détour : le Tonkin colonial et l'Amérique victorieuse de 1946. On ne peut imaginer situations plus contrastées que celles-là.

Dans les deux cas, la force de Dumont est de prendre la réalité à bras le corps, pour ainsi dire. Non qu'il n'ait pas ses idées sur ce qu'il faudrait faire. Mais jamais ses idées ne deviennent idéologie, jamais elles ne le détournent de son principe directeur, qui est de chercher d'abord à connaître et à comprendre. On peut même dire que plus il tient à ses idées de transformation technique et sociale, plus il s'attache au concret. Dumont a fini sa vie comme utopiste, et c'est l'image de l'utopiste qui reste de lui dans le public. Mais c'est précisément cet utopisme passionné qui fait de lui le réaliste intransigeant dont les leçons resteront à jamais des exemples. Qu'on relise les *Voyages en France*, si visiblement inspirés par ceux d'Arthur Young : c'est aujourd'hui, on le constate à chaque chapitre, un document dont la valeur ethnographique ne le cède en rien à l'intérêt proprement agronomique. En réalité, les deux aspects sont indissociables, parce que l'agriculture est une activité humaine. Voilà, me semble-t-il la grande leçon que nous a laissée Dumont.

François Sigaut

Le 9 juillet 2004

$6^{\circ} \times 30 = 180$ jours